

Kaddish

– Car nous sommes tous réunis ici, ses enfants, sa famille, ses amis pour honorer la mémoire de Simon Caunisbert. Que son âme soit attachée dans un lien de vie avec les âmes d’Abraham, Isaac et Jacob, Sarah, Rebecca, Rachel et Léa ainsi que tous les autres Justes qui sont dans le jardin d’Éden, et disons tous amen. Puisse Dieu se souvenir de l’âme de Simon Caunisbert qui s’en est allé dans son monde.

– Scandaleux!

– Que soit béni et célébré, glorifié et exalté, élevé et honoré, magnifié et loué le nom du saint, béni soit-il! Lui qui est au-dessus de toute bénédiction et de tout cantique, de toute louange et de toute consolation qui sont proférés dans le monde.

– Dégueulasse!

– Que les prières et supplications de tout Israël soient accueillies par leur Père qui est aux cieux.

– Salauds, ordures!

Sans le moindre rapport sur le plan liturgique avec les extraits du kaddish psalmodié d'une voix de stentor par Élie Fahrout, des remarques désobligeantes feutrées dans un premier temps puis scandées au fur et à mesure qu'elles gagnaient en assurance, provenaient à coup sûr de certains membres du petit groupe rassemblé autour de Serge Krimine.

– Rien à foutre d'Israël, Simon !

Cette dernière affirmation, énoncée d'une voix éraillée, était à l'évidence issue de la poitrine frêle de Mme Shapira, tandis qu'elle s'avancait l'air menaçant vers le rabbin posté en bout de cercueil. Elle parvint non sans difficulté jusqu'à lui et le spectacle qu'offrirent alors ces deux-là, la masse noire et broussailleuse et ce petit brin tordu face à face, plongea l'assemblée dans le décor d'un conte maléfique, l'affrontement d'un ogre et d'une minuscule sorcière. Elle interrompit Fahrout d'une main levée et se lança dans une diatribe décousue de laquelle il ressortait que jamais Simon n'avait baissé son pantalon ni retiré sa casquette devant personne, ni Yahvé ni Staline, et encore moins ce nazi de Netanyahou et consorts, et que ce n'était pas maintenant et dans son état qu'il allait commencer une carrière de soumis, entamer une vie d'esclave, fût-elle entre quatre planches, et le reste à l'avenant, le tout ponctué d'une modeste

expectoration, à peine un postillon qui s'échoua sur la redingote du Rabbi.

La goutte de trop pour Fahrout qui, en un instant, délaissa sa sombre solennité pour une colère qui inondait de pourpre écarlate son front et ses rares interstices de peau glabre. Il s'ensuivit une salve d'invectives bruyantes au point qu'un délégué de la procession voisine, pourtant située à l'angle de l'avenue des Figuiers Ronde de Bordeaux, intervint pour réclamer avec force le minimum de décence requis en de telles circonstances. Loin d'apaiser l'atmosphère, une partie de l'assemblée s'en mêla, entamant le chant approximatif de *Vietnam 67* dans la version de Colette Magny tandis qu'Irène et quelques autres se mirent à psalmodier les premières lignes du kaddish.

Yitgadal veyitkadach chemé raba...

Viens, donne-moi la main, ici, c'est la guerre des vélos,

Béalma di vera khiroutè...

Nos paysans dressent les abeilles sauvages au combat.

Alors qu'Irène et Mme Shapira allaient en venir aux mains, soutenues la première par son fils et la seconde par un vieux membre du service d'ordre de la LCR, Paul, hagard, fut projeté par Esther sur le devant de la scène, manière brutale de lui signifier qu'une intervention de sa part était attendue avant qu'un autre drame ne s'ajoutât au précédent.

Mais avant que ce dernier n'ait pu esquisser un geste ou une parole, ce fut la silhouette blanche et prune de Christian qui fendit avec souplesse la foule compacte et surchauffée et, lui faisant face, ouvrit grand ses bras, paumes ouvertes. Paul, redoutant une nouvelle danse de l'oiseau, fut pris de panique et, alors qu'il allait se jeter sur son frère, l'entendit simplement prononcer ces quelques mots dans un silence de cathédrale :

– Laisse aller ce qui n'est plus. Laisse aller ce qui n'est pas encore.

Après quoi Christian prit une immense inspiration et demeura une longue minute immobile, les yeux clos, laissant s'échapper dans un entrefilet régulier un souffle qui, par miracle, parut apaiser l'atmosphère, à moins qu'elle n'ait épuisé de façon naturelle ses réserves belliqueuses, comme une vieille batterie usagée.

La suite fut plus monotone. Paul fit la lecture d'un bref discours résumant les étapes marquantes de la vie de Simon, qu'Irène s'empressa de contester en de nombreux points, corrigeant dates, lieux, à la manière d'une pointilleuse enseignante d'histoire et de géographie. Puis ce fut Nathan, le premier fils de Paul, qui, à la surprise de ce dernier, demanda la parole. D'une voix rendue émouvante par des variations de tessiture propres à cette période de mue, il raconta sans emphase

son premier souvenir de Simon, plus précisément celui datant de sa propre circoncision intervenue sept jours après sa naissance. Un discours à la charpente vingt fois reconstruite par les récits d'Esther et de Paul, mais dont il livra une version personnelle entrecoupée de sanglots.

« Maman était pour, papa plutôt contre et Simon avait d'abord refusé de venir. Mais il était quand même là, caché dans la cuisine. » On entendit quelques rires chuchotés dans l'assemblée qui incitèrent Nathan à s'enhardir. « Moi, j'étais sur les genoux de mon autre grand-père. Et juste après la chose, enfin vous voyez... Simon est sorti de la cuisine la tête en arrière avec un mouchoir plein de sang sous le nez ! Voilà, on saignait tous les deux mais pas du même endroit... » Les rires étaient maintenant si sonores qu'ils menèrent à une nouvelle irruption par l'un des endeuillés d'en face.

Ce jour-là, en effet, Paul, écartelé entre deux hémorragies, avait dû emmener son père aux urgences ORL de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière pour interrompre une épistaxis qui, au contraire des quelques gouttes de sang recueillies sur une compresse blanche à l'endroit de la section du prépuce de son fils, semblait ne jamais vouloir s'interrompre.

L'ambiance avait évolué. Serge Krimine conversait avec Christian, Irène avec Mme Shapira, comme de vieux complices. Le prépuce de Nathan

venait de sauver l'enterrement de Simon du désastre.

Encore lui, songea Paul qui avait dû une fois de plus constater l'étrange pouvoir du morceau de chair fripée de bouleverser le cours des choses. À quelle rationalité obéissait la puissance de ces quelques milligrammes de tissu sur cet entrelacs de hasard, de circonstances, d'expérience, de choix et d'engagement qui faisait toute la complexité de l'existence humaine? Une vie pouvait-elle se voir conditionnée par de telles mesquineries? Paul s'insurgea contre cette absurdité. Celle-ci et beaucoup d'autres. Il était temps pour lui d'assumer ses actes, ses impulsions, comme son prépuce. Avait-il besoin d'aller gémir sur le divan de Goltblat pour accepter de telles évidences? Il prit à cet instant la résolution d'annoncer à son thérapeute qu'il le quitterait bientôt, que par son geste définitif s'accomplissait une rupture avec l'être embarrassé qu'il avait été, une section tranchée net avec ce personnage indécis, alourdi jusqu'à l'inhibition par tous ces excès de chair, la sienne, celle de Simon, dont il s'était libéré. Il entendit à cet instant la voix de Goltblat, comme s'il s'était trouvé juste derrière lui pour recevoir l'énoncé de ses fraîches certitudes, lui murmurer d'un sourire incrédule : « En voilà une drôle d'idée... »

Un rayon vint découper l'assemblée en deux teintes contrastées. En arrière-plan de sa fraction

illuminée, le corps d'Estelle lui réapparut, soudain insistant, malgré sa relégation géographique, comme un point d'obsession. Le regard de Paul se fixa sur l'angle saillant du genou de la psychomotricienne qui, à l'écart et contre le mur d'une concession voisine, se maintenait en équilibre sur une seule jambe, l'autre semi-repliée, le talon effleurant ses fesses avec délicatesse. Légèrement ébloui par cette lumière automnale rasante, dans un flou visuel accentué par des résidus lacrymaux et l'oubli de ses montures de presbyte, Paul rédigea un SMS dans une précipitation qui allait perturber le cours immédiat de son existence.